

« COMME

TOI,

ROSA... »

Cette histoire commence dans la bibliothèque municipale, dans la salle de lecture où un silence religieux permet à chacun de s'abstraire de ses soucis, de la présence des autres, du présent, pour vivre intensément un roman. Florian Goudois n'était point un familier du lieu mais depuis quelques jours il y compulsait avec avidité divers romans évoquant la lointaine Chine car il fallait y trouver des indices pour participer à un concours dont le premier prix était un voyage en ce pays fascinant.

Ce jour-là, lorsqu'il demanda à la bibliothécaire s'il était possible de consulter le roman intitulé « Trop loin de Fenghuang », celle-ci lui répondit :

- « Vous avez de la chance, nous venons récemment de l'acquérir et il nous fut restitué hier par la seule personne l'ayant emprunté à ce jour. »

Cet ouvrage, qui faisait partie d'une liste de romans recommandés aux concurrents, narrait une triste histoire d'amour, celle d'une jeune femme prénommée Rosa et qui, très vite, fut lassée d'une vie sans aucun projet, son jeune époux n'ayant qu'une véritable passion, son métier de mosaïste. Tout au long du roman, le désespoir de Rosa, cette jeune épouse souvent seule dans son salon sans aucune vitre donnant sur l'extérieur, sur la rue, sur un jardin, croît et devient insidieusement insupportable. Elle rêve de voyages, de voyages trop lointains et trop chers, qu'elle ne fera sans doute jamais.

Néanmoins, s'il était un voyage que Rosa eût par-dessus tout souhaité accomplir, c'était celui qui l'eût menée en Chine.

L'auteur du roman décrivit avec émerveillement cette pittoresque ville chinoise appelée Fenghuang dont le nom signifie « Cité du phénix ». L'évocation de ce site était si colorée, si raffinée dans ses détails, si incomparable dans la description de son architecture que Florian Goudois lui-même lut ce passage avec un intérêt proche de l'engouement. Il finit par concevoir comme Rosa, l'héroïne de ce roman, la fascination que Fenghuang pouvait exercer sur quiconque. Sans trop s'en rendre compte, il se mit dans l'esprit de cette dame tourmentée, il en comprit la souffrance, il en découvrit les aspirations romantiques, il en ressentit l'infini vague à l'âme. Au cours des pages de cet ouvrage, l'auteur l'avait véritablement ému et il lui semblait presque connaître cette jeune dame.

Lorsque Florian Goudois parvint presque au terme de ce roman, il découvrit une note griffonnée au crayon de bois, en bas de page. Après une brève remarque à voix haute pour condamner le fait d'écrire dans un livre de la bibliothèque, il ne put s'empêcher de lire ces quelques lignes. Il les lut avec curiosité, les relut avec étonnement, perplexité, puis il les lut une troisième fois, lentement, l'air interloqué cette fois, et même, bouleversé. Il ne savait que penser de ces quelques mots, quelle attitude il devait avoir face à cette sorte de confession, cet aveu de désespoir. Tout en méditant et cherchant dans sa conscience un soupçon de décision, il relut à voix basse, pour la quatrième fois, cette étrange note :

« Tu as raison, Rosa, comme toi je veux partir en voyage, oui, en Chine moi aussi...à Fenghuang, peut-être, la cité du phénix...Hélas, si je ne le puis, je crois bien, qu'alors, je ferai le grand voyage, celui dont on ne revient jamais contrairement au phénix qui renaît de ses cendres... »,

Florian Goudois, s'interrogeant vainement sur ces mots mêlant un ultime espoir à l'évocation d'une fin prochaine, d'une fin volontaire, restait figé, désespéré. Cela semblait si réel, si proche peut-être, se disait-il, qu'il lui vint inéluctablement l'idée que l'on devait éviter ce drame, qu'il fallait rencontrer cette âme désespérée. Mais comment faire, se répétait-il constamment.

Soudain, il se leva, l'air résolu, et alla voir la bibliothécaire qui semblait se morfondre derrière son petit bureau.

- « Excusez-moi, Mademoiselle, vous m'avez dit tantôt que j'étais le second lecteur de ce livre. Pourriez-vous par hasard m'indiquer les coordonnées de la personne précédente qui l'aurait emprunté ?

- Certes, j'ai le nom de cette personne et peut-être figure-t-elle dans le fichier avec ses coordonnées plus précises, mais cela est trop indiscret et je ne puis satisfaire votre curiosité.

- Il ne s'agit guère de curiosité, comprenez-moi, mais d'une chose vitale.

- Ecoutez, Monsieur, soyez plus précis car je ne comprends rien du tout à votre demande.

- Je ne sais trop comment vous répondre...enfin...je crois que cette personne veut se suicider. »

La bibliothécaire resta muette quelques instants, observant Florian Goudois avec circonspection, et même avec un certain soupçon quant à l'équilibre mental de notre lecteur. Semblant deviner ce qu'elle pensait à son propos, Monsieur Goudois reprit :

- « Je ne suis pas fou, vous savez, mais j'ai des preuves, de réels soupçons. Tenez, lisez donc cette note ».

La demoiselle, dont le regard autoritaire l'emportait sur l'étonnement, prit vertement l'ouvrage que lui tendait Florian Goudois et lut cette note. Elle ne sembla guère troublée en découvrant cet écrit et se contenta de répondre à notre lecteur désespéré :

- « Vous savez, des originaux qui écrivent n'importe quoi dans les livres de bibliothèque sans se soucier qui plus est de souiller un livre qui n'est pas leur propriété, on en voit tous les jours ».

Cette insensibilité, cette froideur de la bibliothécaire désarçonnèrent plus encore ce pauvre Florian Goudois. Il eût pu, certes, songea-t-il alors, feindre de n'avoir rien remarqué dans cet ouvrage et ignorer cet appel au secours, inconscient ou volontaire. Mais il savait que tôt ou tard sa propre conscience ne le laisserait plus en paix et qu'il aurait des remords pour s'être ainsi dérobé et s'être complu dans l'indifférence propre à notre époque.

Monsieur Goudois reprit sa place en salle de lecture et médita longuement quant à la façon de répondre à ce cri de souffrance, de désespoir... Au risque d'agacer l'insensible bibliothécaire, il alla la retrouver et lui dit avec force les paroles suivantes:

- « Mademoiselle, je vais vous demander, car j'ai oublié mon portable, de bien vouloir téléphoner au Docteur Zélori, le neuropsychiatre, il doit être chez lui à cette heure et je le connais personnellement. Je pourrai lui exposer le problème ».

La bibliothécaire ne paraissait guère encline à souscrire à ces suppliques trop autoritaires à son goût et, elle redoutait probablement de troubler la sérénité de ce lieu, de devoir répondre à quelque enquêteur, de perdre sa sacro-sainte tranquillité. Aussi, décida-t-elle de fournir à Monsieur Goudois les coordonnées de la personne ayant emprunté l'ouvrage et elle mentionna à Florian Goudois avec autorité cette mise en garde :

- « Il est évident que vous mènerez vos investigations, dont je doute qu'elles soient utiles, voire judicieuses, en dehors de la bibliothèque. »

Elle consulta donc un fichier et inscrivit des coordonnées qu'elle remit à Monsieur Goudois. Celui-ci s'empressa de sortir, s'assit sur un banc et consulta ces informations. Son visage blêmit alors et tout son corps fut pris d'un sournois tremblement. L'auteur de cette note n'était autre que sa propre épouse dont il avait, faisant confiance au Docteur

Zélori, tant soit peu sous-estimé le comportement dépressif. Ce voyage en Chine, qu'il fût ou non gagné lors du concours, devint son objectif prioritaire mais il en causa à son épouse à propos du concours sans jamais citer Fenghuang, sans aucune allusion à cette note écrite de sa main. Un soir, elle lui suggéra de choisir Fenghuang comme principale destination ; il acquiesça aussitôt avec soulagement, la regardant avec bonheur.